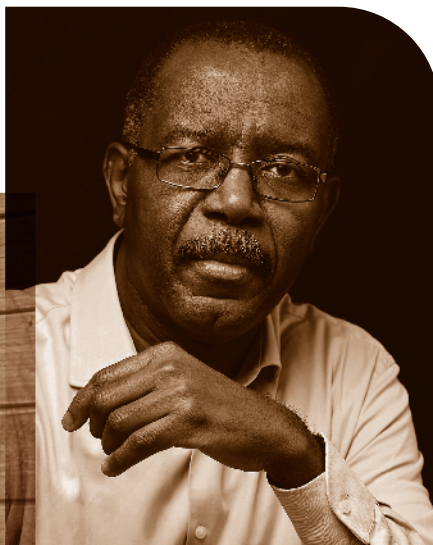


Programme éditorial

RENTREE LITTERAIRE 2023



Martine van Woerkens



Louis-Philippe Dalembert



Robert Seethaler

MISE EN VENTE
LE 24 AOÛT

MARTINE VAN WOERKENS LES FAISEURS D'ANGES

premier roman

232 pages / 21 €
Numéro d'éditeur : 220
ISBN : 978-2-84805-491-9

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT UNE HISTOIRE ROMAINE

roman

280 pages / 22 €
Numéro d'éditeur : 219
ISBN : 978-2-84805-490-2

MISE EN VENTE
LE 7 SEPTEMBRE

ROBERT SEETHALER LE CAFÉ SANS NOM

roman traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes et Herbert Wolf

300 pages / 23 €
Numéro d'éditeur : 221
ISBN : 978-2-84805-492-6

DIRECTRICE : **Sabine Wespieser** swespieser@swediteur.com
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE : **Marie Garnero** mgarnero@swediteur.com
ASSISTANTE : **Hannah Balme** hbalme@swediteur.com
COMPTABLE : **Muriel Itah** muriel.itah@swediteur.com
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE 75006 PARIS
Tél. 01 44 07 59 59 • www.swediteur.com
DIFFUSION : CDE / DISTRIBUTION : SODIS

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR



MARTINE VAN WOERKENS, spécialisée dans l'ethnologie de l'Inde, a mené sa carrière au laboratoire d'ethnologie de l'université de Nanterre, au Centre d'études de l'Inde (EHESS) et à l'École pratique des hautes études. Dans le cadre de ses recherches, elle a notamment publié *Le Voyageur étranglé, l'Inde des Thugs, le colonialisme et l'imaginaire* (Albin Michel, 1995) et *Nous ne sommes pas des fleurs, deux siècles de combats féministes en Inde* (Albin Michel, 2010). Elle est également la co-auteure, avec François Mutterer et sous le nom de Martine Van, d'une BD, *Carpet's Bazaar* (Futuropolis, 1983).
Les Faiseurs d'anges est son premier roman.

MARTINE VAN WOERKENS LES FAISEURS D'ANGES

premier roman

À vingt et un ans, Jeanne souffre de terribles maux de ventre depuis quatre ans. Quand elle se décide à consulter, l'opération est devenue inévitable. Dans la pièce blanche du pavillon d'obstétrique de la Pitié-Salpêtrière où elle apprend la nouvelle, rien ne lui échappe des manières paternalistes du professeur de médecine, ni l'évidence qu'il s'adresse autant à ses étudiants qu'à sa patiente. Dès la scène d'ouverture, le ton est donné de ce premier roman, ironique, distancé et toujours un brin narquois. C'est que Jeanne, même si ses douleurs ont été causées par un avortement clandestin, n'aura jamais le caractère d'une victime.

Au début des années 1960, elle a vécu dans la solitude des grossesses à répétition, toutes interrompues avec les moyens du bord, sans que son amour fou pour «le fils Koupkov» en soit entamé. Après son avortement catastrophique, à dix-sept ans, elle a vite oublié peur, souffrances et trahison pour courir retrouver cet être fantasque, beau et drôle, qu'elle tentera même de sauver de ses démons.

Cette liaison désormais révolue, elle se la remémore à sa sortie de l'hôpital, alors que le chirurgien vient de lui

annoncer qu'après une semaine, sa stérilité serait irréversible.

La narration ne nous dira rien de la réaction de Jeanne. On la retrouvera, des années plus tard, en grande conversation avec la Mêle-Brin, un esprit picard désinvolte et sourcilieux, avec qui elle entretient des relations aussi épisodiques qu'imaginaires. Elle lui raconte son retour en France après des années d'éloignement et son engagement dans les luttes féministes des années 1970. Et aussi sa rencontre avec Reda Selmane, un juriste algérien exilé, et leur décision d'avoir malgré tout un enfant, alors que naissaient les premiers «bébés-éprouvette».

Mené tambour battant, ce premier roman n'est pas seulement le portrait plein d'humour et au cadrage serré d'une femme libre, il fait également résonner l'esprit, les élans et les tragédies d'une époque – la question de la procréation et, d'autre part, le silence régnant sur la guerre d'Algérie – que Jeanne scrute avec une insatiable curiosité.

232 pages / 21 €
Numéro d'éditeur : 220
ISBN : 978-2-84805-491-9

EXTRAIT

“ Envoûtée par les pétales blancs des prunus qui voltigent et voilent les trottoirs de pureté, étourdie par la sève qui monte comme un alcool dans les troncs, les branches et les feuilles des branches, elle reconnaît aussitôt la voix autoritaire de la Mêle-Brin :

« Ma petite, laissons là le fils Koupkov, le père, la mère et Sainte Jeanne. Qu'elle me dise plutôt si elle s'en est sortie et qu'on en finisse. »

Avec sa tignasse blanche, sa peau bronzée et légèrement griffée de minuscules rides, sa grande bouche aux commissures tombantes, ses dents abimées, tantôt noires tantôt jaunes, son nez un peu crochu de sorcière et ses deux petits yeux, deux billes brillantes et insatiables, profondément fichées dans ses orbites, ses oreilles ornées d'immenses créoles, la Mêle-Brin porte ce jour-là, ce jour de printemps, une opulente, magnifique jupe longue à fleurs bleu noir bordée d'un bandeau rouge cerise, et bien qu'elle n'existe pas, personne sur la terrasse comme dans la rue ne passe devant elle sans sursauter.

C'est difficile de « raconter » sa vie à un esprit impatient, pense Jeanne.

Enfin, elle dit : « J'ai eu de la chance. »

Puis elle se reprend. « J'ai eu deux chances. »

Elle se reprend encore.

« Non, trois... J'ai eu trois chances. »

– Elle sait pas compter ou quoi ? » se moque la Mêle-Brin.

”



LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT

est né à Port-au-Prince et vit à Paris. Depuis 2017, ses romans, couronnés par de nombreux prix et sélections, paraissent chez Sabine Wespieser éditeur : *Milwaukee Blues* (2021) a notamment été finaliste du prix Goncourt.

Pensionnaire de la Villa Médicis (1994-1995), écrivain en résidence à Jérusalem et à Berlin, professeur invité dans des universités étasuniennes et suisses, l'auteur a également vécu et travaillé à Rome pendant une dizaine d'années.

280 pages / 22 €
Numéro d'éditeur : 219
ISBN : 978-2-84805-490-2

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT UNE HISTOIRE ROMAINE

roman

Tirillée entre deux mondes que sépare le Tibre, Laura a bien du mal à s'affranchir des puissantes figures féminines qui ont marqué son enfance et son adolescence : rebelle de pacotille dans le bouillonnement politique et culturel des années 1970 et 1980, elle est insensiblement ramenée à sa double lignée, aristocratique et juive.

Sur la rive droite, dans le quartier huppé de Prati, la *contessa* veille à tenir son rang et à sauver les apparences, malgré les revers de fortune chez les De Pretis : avare d'effusions, elle fascine sa petite-fille par ses récits de la tradition familiale. Elle n'a pourtant pas hésité à se séparer de l'impressionnante bibliothèque accumulée au fil des siècles, pour continuer de recevoir tout ce que Rome compte d'hôtes d'importance. Et quand sa fille, la récalcitrante Elena, qui deviendra la mère de Laura, et à qui elle désespérerait de trouver un bon parti, lui présente enfin Giuseppe, son futur gendre, peu lui importe qu'il soit juif, l'essentiel étant qu'il ne soit pas dans la gêne et que l'union soit bénie par l'Église.

Son mariage conduit Elena à s'éloigner de son envahissante comtesse de mère et à s'installer Via Giulia, sur la rive gauche du fleuve. Au quatrième étage de l'immeuble où a grandi Giuseppe règne *zia* Rachele : la plantureuse vieille dame, dont les poches débordent de dragées qu'elle distribue avec générosité, initie Elena, et plus tard Laura, à l'histoire de sa famille non pratiquante qui s'enorgueillit de lointaines racines romaines. Les lois raciales et la guerre l'ont durablement marquée, elle qui, avec sa fratrie, a été miraculeusement sauvée de la déportation grâce à un réseau de résistants.

Maître dans l'art de tresser ces fortes destinées, Louis-Philippe Dalembert emporte le lecteur par l'intelligence, la finesse et l'humour avec lesquels il évoque le double héritage si lourd à porter pour sa descendante. Le personnage principal de son allégre roman n'en reste pas moins la ville de Rome, dont l'écrivain dessine un éblouissant portrait – nourri par sa connaissance intime de l'histoire, des charmes et des secrets de la Ville éternelle.

EXTRAIT

“ Laura Sabatelli Guerrieri De Pretis vint au monde à l'hôpital Fatebenefratelli le jour de la clôture du Concile Vatican II, qui coïncida avec la fête de l'Immaculée Conception. Sa grand-mère la contessa y vit un signe du ciel et préconisa de son habituel ton péremptoire que la bambina fût baptisée, sous quinzaine comme son aîné, alors même que les parents ne s'étaient pas encore prononcés sur le sujet. Cet impair aurait pu entraîner le refus automatique de la maman de Laura mais, enfin soulagée après une nuit et une journée entières de travail, Elena choisit de l'ignorer et de se concentrer de préférence sur les étincelles qu'elle voyait briller dans les yeux de son Peppe, tout fier de tenir contre sa poitrine sa fille bâillant à s'en décrocher les mâchoires et boxant l'air de ses petits poings serrés. La contessa, on le sait, n'était pas du genre à lâcher le morceau, elle insista d'autant plus que la belle-famille y était indifférente et que la journée, de son point de vue de dévote, s'était mal terminée : à l'issue de sempiternelles délibérations, le Concile Vatican II avait arrêté, entre autres aberrations, que la messe ne serait plus célébrée en latin sacré, mais en langue vernaculaire, le prêtre faisant face à ses ouailles et non plus le dos tourné, les guidant tel le berger son troupeau, comme c'était la pratique depuis des temps immémoriaux.

En plus d'être venue calmer quelque peu l'ire de sa grand-mère maternelle, la naissance de Laura sur le coup de vingt heures fut à l'origine d'un événement mémorable dans les annales de la famille : elle amena zia Rachele à sortir de son appartement de via Giulia après des années de réclusion volontaire, la dernière fois datait de l'épisode de sa mélancolie et de la batterie d'examens médicaux relatifs à l'aliyah de Samanta.

”



ROBERT SEETHALER, né en 1966 à Vienne, est également acteur et scénariste. Il vit à Berlin. *Le Tabac Tresniek* (2014), *Une vie entière* (2015), *Le Champ* (2020) et *Le Dernier Mouvement* (2022), tous parus chez Sabine Wespieser éditeur, l'ont imposé en France comme l'un des écrivains de langue allemande les plus importants de sa génération. Son œuvre est traduite dans le monde entier, et il jouit en Allemagne et en Autriche, où certains de ses livres ont atteint des ventes de plus d'un million d'exemplaires, d'une formidable notoriété. *Das Café ohne Namen* (*Le Café sans nom*) paraît à Berlin, chez Claassen (Ullstein), en avril 2023.

ROBERT SEETHALER LE CAFÉ SANS NOM

roman traduit de l'allemand (Autriche) par Élisabeth Landes et Herbert Wolf

En cette année 1966, Robert Simon, un de ces héros ordinaires que Robert Seethaler affectionne, décide de prendre un nouveau départ, la trentaine venue. Employé occasionnel au marché des Carmélites, dans un faubourg populaire de Vienne, il réalise son vieux rêve et redonne vie au café laissé à l'abandon devant lequel il passe chaque jour.

Vingt ans après la fin de la Deuxième guerre mondiale, la ville se remet peu à peu, l'économie redémarre et partout surgissent des décombres de nouveaux immeubles et des logements ouvriers. Robert se laisse gagner par l'effervescence et c'est avec un sentiment d'exaltation qu'il remet à neuf ce lieu dont il prend la gérance. Il trouverait prétentieux de lui donner son propre patronyme, comme le lui suggère le boucher du marché : ce sera donc le «Café sans nom», où se retrouvent les habitants du quartier, les commerçants, et où chacun amène sa propre histoire, sa nostalgie et l'espoir de voir advenir enfin un monde meilleur.

Logé dans une chambre meublée chez une veuve de guerre, qui n'a cessé

de l'encourager à mener son projet à terme – «Je vous le dis, il faut toujours que l'espoir l'emporte un peu sur le souci. Le contraire serait vraiment idiot, non ?» –, la vie de Robert va elle aussi prendre un autre tour.

C'est avec son habituelle attention aux détails que l'écrivain évoque les destinées modestes de ceux qui deviendront les habitués du café : ses portraits, empreints d'une profonde empathie, dessinent le monde nouveau dans lequel petit à petit ses personnages vont trouver leur place. Depuis *Le Tabac Tresniek* (paru en allemand en 2012), inoubliable portrait d'un apprenti buraliste à la fin des années trente, juste avant l'Anschluss, Robert Seethaler n'avait plus mis en scène sa ville natale : ses descriptions de Vienne renaissant de ses cendres ont ici une tendresse et une saveur particulières.

300 pages / 23 €
Numéro d'éditeur : 221
ISBN : 978-2-84805-492-6

INCIPIT

“ Robert Simon quitta le logement où il vivait avec la veuve de guerre Martha Pohl à quatre heures et demie un lundi matin. C'était à la fin de l'été 1966, Simon avait trente et un an. Il avait déjeuné seul – deux œufs, du pain beurré et un café noir. La veuve dormait encore. Il l'avait entendue ronfloter doucement dans la chambre. Il aimait bien ce bruit, ça l'émouvait curieusement, et il jetait quelquefois un œil par la porte entrebâillée où il pressentait dans l'obscurité les narines grandes ouvertes de la vieille femme.

Dans la rue le vent lui fouetta le visage. Quand il venait du sud, il apportait la puanteur du marché, son relent d'ordures et de fruits pourris, mais ce jour-là le vent venait de l'ouest, l'air était pur et frais. Simon passa devant le bloc gris des retraités du tramway, la tôleerie Schneeweis & fils, et une rangée de petites boutiques qui, toutes, étaient encore fermées. Il rejoignit la Leopoldsgasse par la Malzgasse et après le croisement Schiffamtsgasse atteignit la petite Haidgasse. Au coin de la rue, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil dans la salle de l'ancien café du marché. Il posa le front contre la vitre et en scruta l'intérieur en plissant les yeux. Devant le grand comptoir noir les tables et les chaises étaient empilées les unes sur les autres. La couleur de la tapisserie avait passé et le papier se gondolait à certains endroits. On aurait dit que les murs avaient des visages. Ils ont besoin d'air, se dit Simon. Il lui faudrait laisser les fenêtres ouvertes pendant quelques jours avant de commencer à peindre. La moisissure et l'humidité. La poussière et les vieilles ombres. Il se détacha de la vitre, se retourna et traversa la rue qui donnait sur le marché où Johannes Berg était en train de lever dans un grand claquement le rideau métallique de sa boucherie.

”